

R  
Rouge Stephen King

musée  
de l'imprimerie  
et de la communication  
graphique

musée  
de l'imprimerie  
et de la communication  
graphique

V  
Vert Véronèse

musée  
de l'imprimerie  
et de la communication  
graphique

musée  
de l'imprimerie  
et de la communication  
graphique



Image du film *Carrie*, réalisé par Brian de Palma en 1976  
Henry G. Gilbert, H. M. Wall, « The Imperial Japanese Cluster Roses »,  
*Our new guide to rose culture*, p.15, 1898, lithographie,  
éd. West Grove, Pa : The Dingee & Conard Co., U.S. Department of Agriculture,  
National Agricultural Library/CC





**RVB pour Rouge, Vert, Bleu, trois expositions en une, trois projets conçus comme trois calques d'une seule image, indépendants les uns des autres et qui, superposés, créent la surprise et aiguïsent nos regards.**

**Comment l'œil perçoit-il la couleur ? Synthèses additives, soustractives, trames, peinture, pigments : à côté d'un retour sur la formation de ces couleurs, leurs rôles sociaux et politiques, explorons ensemble les mondes de trois artistes pour donner un éclairage esthétique et émotionnel à l'ensemble : Stephen King, Véronèse et Maggie Nelson.**

**Le Rouge permet d'exposer les différentes passions de Stephen King pour l'écriture, la littérature policière et fantastique, ainsi que les films adaptés de ses œuvres. De *Shining* à *Dead Zone*, ses livres cultes, très autobiographiques, font la part belle à ses peurs et ses joies d'enfance, bien plus que l'on ne l'imagine. Ils résonnent avec des créations et des symboles liés à la couleur rouge, comme la rose, les posters soviétiques ou le logo LEGO.**

**Le Vert Véronèse est le nom attribué à une teinte spécifique de couleur, qui pousse à faire le lien avec l'utilisation du vert dans les tableaux du maître italien du XVI<sup>e</sup> siècle. Des réalisations du peintre sont alors présentées, imprimées en grand format pour l'occasion, en mettant côte à côte des sujets traversant toute la complexité des perceptions du vert, comme les dragons, le jeu vidéo *Zelda* ou l'écran vert au cinéma.**

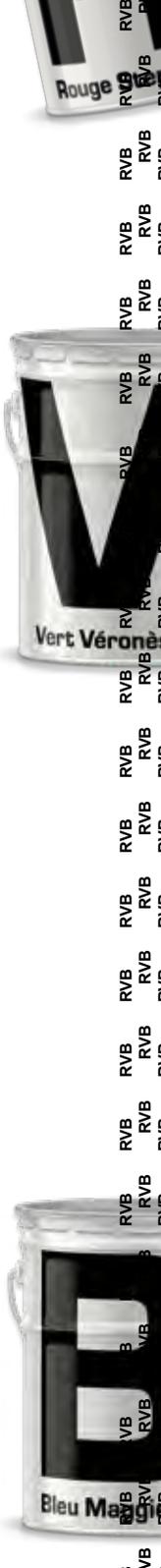
**Enfin, l'autrice et poétesse Maggie Nelson a composé l'ouvrage *Bleuets* (2009) à partir des différentes formes de l'obsession qu'elle a contractée pour la couleur bleue à la suite d'une rupture amoureuse. Son texte sera confronté, découpé en fragments, avec une cinquantaine d'images « bleues » venues de nos collections, de l'histoire de l'art et de la culture pop, pour rendre hommage à ce livre, véritable ode à la mélancolie et la résilience.**

Titien, *Sainte Marguerite et le dragon*, 1565, huile sur toile,  
 Madrid, Musée du Prado, P000445  
 Julianne Moore dans le rôle de Lisey Landon, dans la série *Lisey's  
 Story* en 2021, série Apple d'après le roman  
 de Stephen King paru en 2006

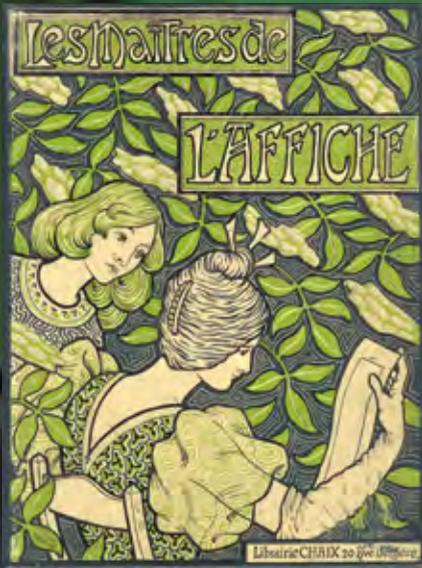
Si notre exposition s'intitule *RVB* vous ne trouverez dans les salles que des documents (ou presque) imprimés en CMJN. *RVB* est l'anagramme de Rouge Vert Bleu et désigne le procédé de synthèse additive des couleurs. On parle ici de couleur-lumière puisque l'addition de ces trois lumières colorées donne la lumière blanche. Nos écrans et vidéoprojecteurs utilisent ce procédé. *CMJN* désigne le Cyan, Magenta, Jaune et Noir et le procédé de synthèse soustractive des couleurs consistant à combiner au moins trois couleurs-matières pour obtenir toutes les nuances. On part du blanc (la feuille de papier) pour aller vers le noir (le papier imprimé).

La théorie et la désignation des couleurs reposent sur notre système de vision. L'œil humain est sensible à la lumière, à sa composition en longueurs d'onde, appelée spectre. Trois types de cônes nommés Bleu, Vert et Rouge en référence à leur gamme d'absorption, permettent notre vision des couleurs. Dans cette logique, pour la reproductibilité d'images en couleurs, les inventeur-trices se sont inspiré-es des traités scientifiques sur la lumière, la couleur et la vision et en particulier du traité *Opticks* (1704) d'Isaac Newton. En montrant que la lumière se décompose en un spectre de lumières colorées, Newton a permis aux artistes de comprendre l'origine des couleurs et donc de les reproduire en les combinant.

Retrouvez en filigrane de l'exposition les différentes techniques d'impression : la xylographie et lithographie en une ou plusieurs couleurs, la trichromie et la quadrichromie de Jakob Christof Le Blon et Gautier Dagoty, tout comme la chromolithographie de Godefroy Engelmann ainsi que les trames et instruments de reproduction des couleurs développés au XX<sup>e</sup> siècle.







**Les Maîtres de l’Affiche, 1897, Imprimerie Chaix, MICG, inv\_1392  
Alois Auer Ritter von Welsbach (1813 - 1869), *Naturselbstdruck*,  
[*Impression naturelle*], « Fougère », 1853, MICG, inv\_458.2**

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse



Photographie tirée du film *Vertigo*, réalisé par Alfred Hitchcock  
d'après un scénario d'Alec Coppel et Samuel Taylor,  
eux-mêmes inspirés par le roman *D'Entre les morts*  
de Boileau-Narcejac, 1958



La première salle de l'exposition est dédiée à la couleur verte. Il y aurait beaucoup à dire, beaucoup à montrer, mais réaliser une exposition, c'est faire des choix et se séparer parfois des objets les plus précieux pour garder le fil d'une pensée. Dans cette salle se trouvent des tableaux de Véronèse, sept exactement. De vrais tableaux ? Des tableaux vrais ? Là n'est pas la question. Ce sont de simples images d'un virtuose de la couleur et du maniérisme, jamais rassemblées dans la même pièce, à leur taille originale. Ces images-là peuvent-elles transmettre des sentiments, alors qu'il s'agit d'impressions récentes, alignées les unes à côté des autres ? Elles nous parlent à leur manière du vert et de l'utilisation de cette couleur par le peintre vénitien, qui en faisait un motif dramatique et dramaturgique central dans son œuvre. Tout autour des corps peints par Véronèse, sont disposées d'autres silhouettes, d'autres images, venues de notre monde actuel ou de temps plus anciens, qui interrogent une certaine Histoire du vert, à commencer par l'ambivalence de la figure mythique du dragon, balançant entre sagesse et épouvante. Et pour poursuivre, des verts aussi différents que ceux de la nature, des « fonds verts » au cinéma, du dollar, des livres de Marie NDiaye ou du jeu vidéo *Zelda*. Une avalanche de verts et quelques explications pour mieux revenir sur les façons dont la couleur se forme, se maintient, se précise et se reflète dans nos pupilles et nos visions graphiques.



Il faut attendre la presque fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et les progrès de la chimie des colorants pour que le vert retrouve une place de choix dans la confection des vêtements et de l'ameublement en Europe. Une nouvelle teinture verte dite à l'aldéhyde, fabriquée à Lyon, permet de mettre au point un vert dense et lumineux sur la soie, qui sera très vite porté par l'impératrice Eugénie et imité dans de nombreux pays.

De leur côté, les peintres, comme Renoir ou Cézanne, peuvent utiliser plus facilement cette couleur après la mise au point, vers 1830, d'un vert outremer artificiel, obtenu avec de la soude, du soufre, du kaolin et de la silice. Avec l'invention du tube de peinture hermétique, le vert est facilement utilisé, notamment par les paysagistes peignant sur le motif.

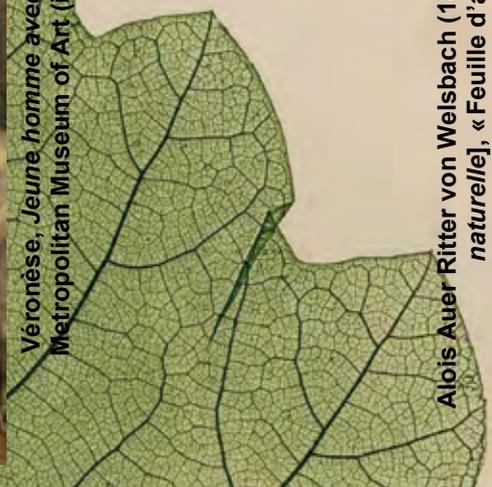
La figure apaisante de la Nature ainsi représentée favorise la place prépondérante du vert dans l'univers visuel des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les villes intègrent elles aussi plus de verdure dans leurs espaces publics à partir des années 1900, faisant émerger la vision d'un vert végétal et hygiéniste, qui se développera jusqu'à devenir l'emblème écologique et politique que nous connaissons.



Véronèse, *Jeune homme avec un levrier*, vers 1570, huile sur toile, Metropolitan Museum of Art (inv. 29.100.105), New-York, États-Unis



Alois Auer Ritter von Welsbach (1813 - 1869), *Naturselfstdruck, [Impression naturelle]*, « Feuille d'arbre », 1853, MCG, inv\_458.1

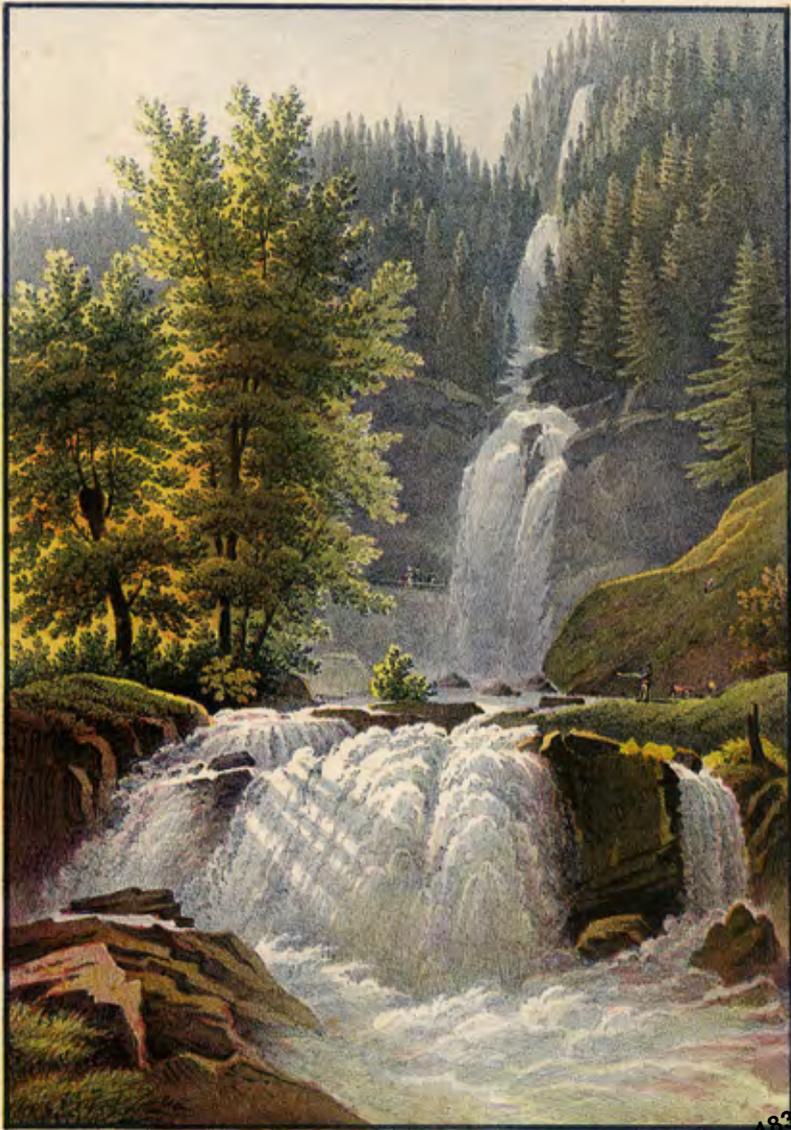






Gabriel Serrano (Famazing Entertainment),  
Scène du tournage de la série de marionnettes (muppets)  
«Júlia i Gilbert», par Famazing Entertainment pour À Punt Mèdia,  
2018, Licence CC4

En 1901, dans le court-métrage « L'homme à la tête en caoutchouc », Georges Méliès devient le premier réalisateur à filmer en surimpression sur l'écran. Il se filme d'abord seul dans le décor, puis une seconde fois drapé de noir et devant un fond noir pour ne montrer que sa tête sur la pellicule. En mêlant les deux prises il obtient un effet de surimpression où l'on voit sa tête seule à côté de sa silhouette complète. Cette technique de surimpression, aussi appelée « en incrustation » est l'objet de plusieurs autres tentatives, devant des fonds bleus, comme pour « Le marchand de Bagdad » de Lawrence W. Butler, en 1940, puis devant des fonds verts à partir des années 1960. La couleur verte étant la plus éloignée des différentes couleurs de peaux humaines, celle-ci fait ressortir au maximum les corps et les actions des actrices et acteurs filmé-es au premier plan. La surimpression permet principalement de grandes économies de budget car il devient en effet possible d'incruster des effets spéciaux spectaculaires, notamment via des logiciels d'animation numérique, dans l'environnement des personnages, sans avoir à les filmer réellement. Certaines scènes cultes de films ont ainsi pu être réalisées à l'aide de fonds verts, comme dans le film *Matrix* ou *Titanic*, dans les années 1990. Deux inventions récentes vont néanmoins sonner la fin progressive de l'utilisation des fonds verts au cinéma et à la télévision. D'abord des logiciels capables de séparer simplement les premiers plans des arrières plans (ou *matte painting*), permettant ainsi de fabriquer simplement des arrières plans et de les étendre sans devoir tourner ceux-ci en équipe trop importante car une seule personne suffit. Ensuite et avec le même effet de réduction des coûts, la mise en place d'écrans et de panneaux LED formant un arc de cercle à 270° dans le studio, comme pour la série *The Mandalorian* (Disney+, 2019), qui évitent de tourner des prises de vues supplémentaires et avec plusieurs technicien-nes.



# CASCADE DE

Godefroy Engelmann, Cascade de Giesbach, chromolithographie, 1837, MICG, inv. 1941  
Paul Doussinelle, Imagerie Pellerin, Grands décors de théâtre de l'imagerie d'Épinal, 1904  
Ce qu'il faut pour monter soi-même un Théâtre de Guignols ou de Marionnettes, 1904  
Véronèse, Le sacrifice d'Isaac, v. 1586, huile sur toile, Musée du Prado  
(inv. P00500), Madrid, Espagne

se  
Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse



Paolo Caliari est né en 1528 à Vérone, dans le nord de l'Italie. Son pseudonyme, Paolo Veronese (Véronèse en Français) dérive du nom de sa ville natale. Il est brièvement apprenti dans l'atelier de son père, sculpteur et tailleur de pierre (*spezapeda* en vénitien).

Son attrait immédiat pour la peinture conduit son père à le placer, dès l'âge de dix ans, chez son oncle Antonio Badile, peintre de Vérone. Il se forme au contact des peintres locaux comme Giovanni Caroto, mais par la suite il subit l'influence maniériste de Parmesan, Primatice et Corrège. À Vérone, sa réputation et ses premières réalisations lui valent de peindre plusieurs retables pour les églises de la ville.

En 1548, il part pour la ville voisine de Trévise. Ses œuvres y seront remarquées et admirées, comme la *Tentation de Saint Antoine* (1551-52). Un prêtre, Bernardo Torlioni, lui propose en 1553 de décorer l'église San Sebastiano de Venise. Ce premier travail vénitien le place immédiatement parmi les artistes les plus en vue de la cité. L'artiste s'y installe et les commandes affluent. Il réalise notamment avec cinq autres peintres le décor du plafond de la *Biblioteca Marciana*.

Reconnu dans toute l'Italie du Nord, Véronèse devient l'un des peintres attirés de la noblesse et du haut clergé, réalisant un nombre impressionnant de fresques, tableaux et portraits. L'un de ses plus célèbres tableaux mesure près de dix mètres de large : il s'agit des *Noces de Cana* (1563) qui se trouve aujourd'hui au Musée du Louvre.

Véronèse poursuit son activité jusqu'à sa mort en 1588, d'une pleurésie. Après la mort de Titien, en 1576, il fait figure de chef de file de la peinture vénitienne et du courant maniériste, né sous l'impulsion de Michel-Ange, et plus particulièrement de la Renaissance tardive vénitienne.

Les œuvres de Véronèse se caractérisent par leur monumentalité et leur théâtralité. Il incarne le contre-exemple de la peinture classique, un art de démesure où les jeux de clair-obscur annoncent la dramatisation caravagesque. Outre d'audacieuses œuvres religieuses, Véronèse s'est illustré dans la peinture de nus mythologiques particulièrement sensuels et de portraits aristocratiques.

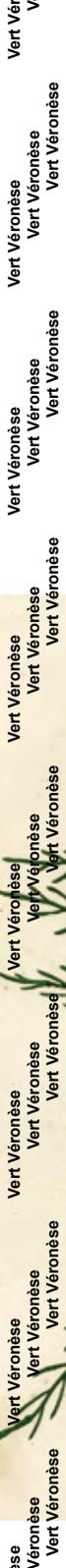
Son talent de coloriste n'a cessé d'inspirer d'autres peintres et fait dire à l'écrivain Théophile Gautier en 1858 : « Véronèse obtient par juxtaposition des nuances d'une fraîcheur exquise qui, séparées, sembleraient grises et terreuses. Personne ne possède au même degré ce velouté, cette fleur de lumière ».

C'est cette réputation qui aurait poussé les marchands de couleurs du XIX<sup>e</sup> siècle à donner le nom prestigieux de « vert Véronèse » à l'un de leurs pigments, qui aurait été inventé au XVIII<sup>e</sup>, environ deux cents ans après la mort du peintre.

Les tons de vert employés par ce dernier sont multiples. Quel vert est donc à l'origine du « vert Véronèse » ? Le vert brillant illuminé de jaune, comme les vêtements de soie chatoyants de la belle *Lucrece* (1580–1583), ou bien le vert tendre de la robe de Deidemia, fille de la comtesse *Livia da Porto Thiene*, dont Véronèse fait le portrait en 1552.

La solution est sans doute à trouver dans les terres vertes de la ville de Vérone et les roches basaltiques de la région, à l'origine d'un vert céladon, qui devient vert clair, quand les morceaux sont broyés et réduits en poudre pour devenir des pigments.

Alois Auer Ritter von Welsbach (1813-1869), *Naturselbstdruck*, [*Impression naturelle*], « Conifère », 1853, MICG, inv\_458.8



Il semble probable que Véronèse ait choisi de mettre au point dans les années 1570-1580 une série de tableaux représentant des héroïnes célèbres. La figure de Judith décapitant Holopherne est un motif récurrent dans la peinture des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Pendant la dernière partie de sa vie, Véronèse se sert de ces figures dramatiques pour accentuer la force expressive de ses peintures, et utilise une palette de couleurs de plus en plus sombre. La toile montre Judith se préparant à donner à sa servante la tête du général assyrien Holopherne, sans pour autant le regarder dans les yeux. Le courage de son acte ne se traduit pas à l'image par des traits triomphants, mais plutôt par des émotions tirant vers la mélancolie.

**Véronèse, *Judith et la tête d'Holopherne*, 1575-1580**  
Huile sur toile, 100,5 × 111 cm,  
Musée d'Histoire de l'art de Vienne (inv. GG-34), Autriche





Universel, le dragon est une créature fabuleuse que l'on retrouve dans presque toutes les civilisations. L'animal imaginaire, le plus souvent dépeint de couleur verte, se retrouve tantôt symbole de terreurs et de maux, tantôt gage de faveurs et de bienfaits. C'est en Orient que le dragon se caractérise par une nature et un rôle bénéfiques. Véritable totem de la nation, le dragon devient, en Chine, maître des eaux, emblème impérial, mais aussi symbole d'intelligence et de bonheur. En Occident, l'animal couvert d'écailles est en général représenté de manière maléfique, qu'il s'incarne en Ladon, serpent belliqueux, gardien des Pommes d'or au Jardin des Hespérides ou encore en Nidhoggr, furieux reptile nordique rongant les racines d'Yggdrasill, l'Arbre-Monde dans la mythologie nordique. Dans le domaine islamique, sévit aussi le sombre dragon, bête immonde qu'il faut combattre et chasser. Ainsi, dans le *Livre des Rois*, récit persan de l'an mil, le preux Isfandiyar vient à bout, par ruse et par force, d'un dragon terrible « dont le souffle brûlant met tout en feu ». Cette image de la bête dévoreuse et destructrice est celle que l'on peut lire dans les plus anciens romans de chevalerie, et notamment dans le célèbre *Roland furieux* de Ludovico Ariosto, dit « l'Arioste », écrit à la Renaissance.

La Danse du dragon à Binondo,  
Manille, Philippines



En 1985, un duo de designers, Shigeru Miyamoto et Takashi Tezuka, décident de mettre au point deux jeux vidéo complémentaires et innovants pour l'entreprise Nintendo. Le premier devient *Super Mario Bros*, à la fin de l'année 1985, et se fonde sur la possibilité donnée aux personnages du jeu de pouvoir sauter d'un endroit à un autre. Le second jeu s'oriente vers l'exploration de territoires inconnus et la possibilité de se déplacer dans toutes les directions. Ce travail aboutit à la création de la *Légende de Zelda*, en 1986. Si l'esprit et la trame des deux jeux viennent de l'imagination de Shigeru Miyamoto, l'animation et la création graphique reviennent principalement à Takashi Tezuka. *The Legend of Zelda* reprend ainsi le goût de Miyamoto pour la découverte des grottes et des forêts, et donne lieu à une série d'histoires et d'épisodes où le jeune héros teinté de vert, appelé Link, tente de rejoindre et d'aider la princesse Zelda à combattre une entité maléfique surnommée Ganondorf ou Ganon. Près de dix-neuf jeux vidéo liés à l'univers de Zelda, nom emprunté à l'héroïne du livre *Gatsby le Magnifique*, voient le jour entre 1986 et 2023 avec un succès grandissant, touchant régulièrement plusieurs millions de joueuses et joueurs. Le dernier jeu en date, intitulé *Tears of the Kingdom* doit sortir en mai 2023, et a nécessité près de six ans de travail aux équipes techniques et graphiques.



Illustrations Alex Chauvel  
Éditions Façonnage

onèse  
rt Véronèse



Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Vert Véronèse  
Vert Véronèse

Puisant une part de son inspiration graphique dans l'art des jardins japonais, la saga culte de Nintendo a bâti un univers sophistiqué dont la mythologie se déploie dans des architectures aussi limpides que complexes, et sur lesquelles l'ouvrage *Le Jardin et le Monde* de Victor Moisan et Alex Chauvel, publié en 2021 par les éditions Façonnage, jette un regard inédit. Retraçant le fil de sa création à la manière d'un traité illustré sur la construction d'un monde, ses résonances culturelles, sa philosophie et sa poésie, il raconte aussi comment, avec son premier épisode en 3D, la saga a initié tout un âge moderne du jeu en monde ouvert, naturaliste et immersif, où joueurs et joueuses deviennent des promeneurs et promeneuses au centre d'un inépuisable jardin persistant.





Le rouge de Stephen King ici n'a, au fond, rien à voir avec le sang ou la violence. Il vient de l'enfance, des émotions d'un jeune garçon, au « cœur hanté », éloigné de ses parents et qui cherche par l'écriture à exister coûte que coûte dans le monde et le regard de l'autre. C'est un appel à l'amour absolu qui se cache dans les intrigues fantastiques du maître de l'horreur, un cri et un torrent de mots pour éviter le silence et l'absence, trop douloureux pour être apprivoisés. Des « morceaux » de Stephen King sont éparpillés partout dans son œuvre, mais ils sont faciles à retrouver. On les croise à chaque page, dans les tensions et tourments vécus par les personnages. Ils font écho à toutes les étapes de développement de King, tour à tour enfant magique, adolescent contrarié, adulte brisé, vieil homme amoureux. Certains de ces morceaux biographiques sont montrés dans les salles d'exposition à travers des extraits et des études de films mythiques, pour vous donner aussi l'envie d'aborder cette œuvre monumentale par des versants parfois insoupçonnés. À côté du rouge mélancolique d'un passé qui reste toujours collé au présent, comme une malédiction, vous pouvez aussi retrouver un rouge passion, brûlant pour l'amour que Stephen King porte aux livres et aux œuvres qui jalonnent l'histoire des genres horrifiques et fantastiques. Différentes évocations de la couleur rouge sont enfin présentées, forcément éclectiques, évoquant autant la rose rouge que les posters soviétiques ou les tribulations du logo LEGO. Et vous, de quel rouge, êtes-vous fait-es ?



Malgré sa mise au ban de l'espace public par la religion protestante, le rouge conserve toutefois, à travers les mondes littéraires et le langage commun une influence sur l'esprit collectif.

Le terme « rouge » est fréquemment utilisé dans la langue française, mais aussi allemande, pour signifier le mot « très », « rouge grand » pouvant ainsi être traduit par « très grand ». La force symbolique du rouge se développe ensuite de manière importante dans la littérature orale et les contes pour enfants.

*Le Petit Chaperon Rouge*, dont la principale version de Perrault date de 1697, inspirée d'une autre histoire intitulée *La Petite Robe Rouge*, en constitue le principal exemple. La couleur rouge du vêtement de la petite fille peut ainsi évoquer à la fois la fin tragique de l'histoire et la coutume pour les enfants de porter un habit rouge les jours de fête à cette époque, spécifiquement pour la Pentecôte. Les contes organisent souvent leurs récits autour des trois couleurs blanc, rouge et noir.

Le rouge garde enfin une empreinte remarquable sur le développement de l'iconographie politique. Le rouge du drapeau et du bonnet révolutionnaire se transforme ainsi en rouge des luttes sociales au XIX<sup>e</sup> siècle avant de représenter le rouge soviétique et communiste au XX<sup>e</sup>.

Jean Larcher, « Esperluettes », 2005-2006,  
sérigraphie, MICG, inv\_2009.0.2







**Françoise Pérovitch, *Se coiffer*, 2016,  
lithographie en rouge, édition MEL Publisher, MICG, inv\_5204**

Cette lithographie monumentale, imprimée à partir d'une seule pierre, est l'œuvre de l'artiste française Françoise Pérovitch. Peintre, céramiste, dessinatrice et vidéaste, elle transcrit les gestes de la peinture et du dessin dans le domaine de l'œuvre imprimée.

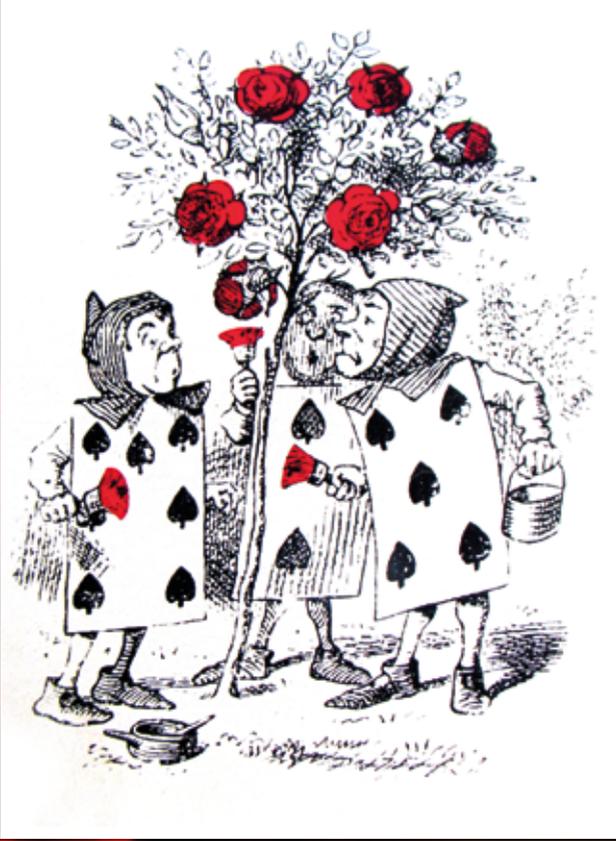
L'œuvre de Françoise Pérovitch questionne l'univers de l'enfance et de l'adolescence, la féminité et l'intimité. Ici, une jeune femme se coiffe, les yeux fermés. L'artiste nous donne accès à cette scène d'intériorité et selon ses propres termes : « Ne pas représenter le regard de la figure permet de voir l'ensemble. Quand on observe un portrait, on regarde ses yeux, on cherche l'âme. Si les yeux sont détournés ou cachés, alors on voit un tableau. ». Avec ce format monumental et cette technique de peinture sur pierre, l'artiste renforce la dimension immersive de son œuvre qui peut être comparée à celle d'une huile sur toile du même format. Si l'on peut se laisser séduire par la douceur des traits de la jeune femme et par le calme relatif de la scène, l'immersion dans ce rouge à la fois translucide, grâce à l'encre diluée, bouillonnant et sanguin, peut nous emmener vers un univers plus empreint de dureté. Françoise Pérovitch propose une scène à la limite entre légèreté et violence, joue de cette ambiguïté entre douceur et tragique.



Dmitry Anatolievich Bulanov, «Avec le concours de colonnes et les brigades de voyage nous allons exécuter les décisions du Conseil des commissaires du peuple et le Comité central du Parti», 1933, lithographie, Moscou, Leningrad : OGIZ-IZOGIZ, Bibliothèque d'Etat russe



Paul Harrison, *Rose & Crystal*, 2012, CC4  
John Tenniel, *Alice au pays des merveilles*, 1865, CC



Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King

Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King

Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King  
Rouge Stephen King

Stephen Edwin King est né à Portland dans le Maine (nord-est des États-Unis), en septembre 1947. Peu après son deuxième anniversaire, son père prétend « sortir acheter un paquet de cigarettes » et ne revient jamais.

Stephen et son frère David sont élevés seuls par leur mère, souvent dans une situation financière périlleuse. King découvre la littérature d'horreur et de mystère en lisant les nouvelles d'H.P Lovecraft, dans lesquelles il s'est tout de suite senti « chez lui ».

Après une dizaine de déménagements, sa mère revient dans le Maine pour s'occuper de ses parents dans leurs dernières années et il poursuit ses études jusqu'à rejoindre l'université d'État où il écrit rapidement pour le journal du campus et obtient par la suite son diplôme en littérature anglaise. En 1971, il passe un concours pour devenir professeur de lycée et devient père, alors en couple avec Tabitha Spruce, avec qui il a trois enfants.

Tandis qu'il enseigne, King écrit des nouvelles d'inspiration fantastique le soir, et en fait publier quelques-unes au début des années 1970. Son premier roman, *Carrie*, à l'origine de son succès de romancier, a d'abord été jeté à la poubelle avant que sa femme l'encourage à le confier à des éditeurs et éditrices. Peu après la sortie du livre, en 1973, la mère de King meurt et emporte ce dernier dans un alcoolisme dont il ne sort que quelques années plus tard, aggravé par une consommation importante de cocaïne.

Les succès s'enchaînent pourtant dans cette période trouble avec *Salem* en 1977 et avec *Shining* en 1979. À la fin des années 1970, King commence une ébauche de son cycle de *La Tour sombre* (1982-2012) qui mélange l'atmosphère de l'Ouest sauvage américain avec une dimension épique inspirée de la *Terre du Milieu* de J. R. R. Tolkien.

Le fantastique n'est jamais une fin en soi chez King, comme pour ses auteurs et autrices fétiches, Richard Matheson ou Shirley Jackson. Il découle des personnages, de leurs ambitions, leurs peurs, leurs désirs, leurs faiblesses, et leur permet d'affirmer ou de se libérer de leurs traumas. Au centre de son intérêt pour le fantastique réside la place primordiale donnée à l'enfant, de *Simetierre* (1983) à *Dreamcatcher* (2002), en passant par *Ça* (1988) ou *L'Institut* (2020). Des enfants fragiles, sensibles, émotifs mais emplis de pouvoirs inconnus, hors-normes, qui les menacent autant qu'ils les émancipent, dans une opposition continue aux schémas sociaux conservateurs, et où l'impuissance devient une source répétée de questionnement et d'affirmation de soi.

Pendant toute sa carrière, King s'inspire fortement de ses propres expériences personnelles et familiales. Ainsi, le 19 juin 1999, l'écrivain est victime d'un grave accident de voiture. Il doit passer plusieurs semaines à l'hôpital ainsi que dans un centre de rééducation en Floride. Cet incident lui fournit deux romans, *Roadmaster* (2004) et *Duma Key* (2009).

Les histoires de Stephen King sont devenues des piliers de la culture américaine, que ce soit dans la littérature ou au cinéma, dont il a aussi tiré une connaissance historique très fine.

Un héritage à partir duquel il continue de construire sa bibliographie impressionnante, qui dépasse les 65 ouvrages, tous styles confondus, écrits sous son nom ou celui de son alias, Richard Bachman.

Son deuxième enfant, Joseph King, connu par le public comme Joe Hill, poursuit la carrière d'écrivain de son père, toujours dans le domaine du fantastique et de l'horreur, mais aussi du côté des comics, avec la série des *Locke & Key* (2008-2021).





Affiche du film *The Dead Zone*, Paramounts Pictures, 1983  
John Alcott, Photographie tirée du film *The Shining*, 1980









Studio Incendo, Canon à eau à Hong Kong projetant  
de l'eau avec un pigment bleu, 2019, CC2  
Calculateur pour photoreproduction Bouzard, MICG, inv\_1608



À quoi ressemble le bleu Maggie Nelson ? Sûrement à un mélange de bleu égyptien, qui vous accompagne d'un monde à l'autre et de bleu électrique, qui éclaire et paralyse à la fois. L'autrice a fait le tour de la couleur bleue dans son livre *Bleuets*, publié en 2009 aux éditions Wave Books, et traduit en français en 2019 pour les Éditions du sous-sol. Un livre confession, qui suit le cours de son aventure intérieure, faite de désirs et d'attentes, mais aussi un livre de détachement, qui met lentement à distance la personne aimée pour mieux réussir à s'en détourner le moment venu. Dans l'exposition, certains fragments du livre sont isolés pour être disposés en vis-à-vis d'autres images, artistiques ou médiatiques, de simples paysages ou des objets venus des collections du musée. Mettre un livre en exposition fait partie de nos missions. Nous en montrons beaucoup, nous les utilisons pour illustrer des époques, des destins, des artistes ou des techniques. Mais nous n'étions pas encore allé-es jusqu'au bout de la logique : une exposition consacrée à un seul livre, qui viendrait se déployer dans l'espace sans trahir l'esprit de celle ou de celui qui l'a écrit.

À côté de cette partie bleue, qui renvoie à *Une Partie Rouge* de l'autrice, autre recherche infinie et souvent douloureuse, la place des vagues est mise en avant pour raconter comment le bleu a évolué au cours du temps. Qu'est-ce que la couleur bleue nous fait percevoir et ressentir, elle qui sait être si atmosphérique et apaisante, ou au contraire nous plonger dans un bain de glace, au cœur d'une tempête enragée ou sous une pluie diluvienne inattendue et réparatrice ?



Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le bleu devient une des couleurs préférées des populations européennes. Celle-ci démarre par la création, à Berlin, du bleu de Prusse, un pigment artificiel qui va permettre d'obtenir de nouveaux tons de cette couleur, tout en démocratisant l'usage, très contraint jusqu'alors.

Le bleu est porté quotidiennement, comme le noir et le gris, à la cour et à la ville, le bleu clair par les classes paysannes, puis bourgeoises et aristocrates. Le courant littéraire romantique célèbre par la suite la couleur bleue, celle du ciel et de la mélancolie, qui deviendra le *blues* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, contraction de l'expression anglaise « Blue devils » que l'on peut traduire par « idées noires ». Le succès du premier roman de Goethe, *Les souffrances du jeune Werther* (1774), dont le héros portait une veste bleue a par ailleurs accentué l'engouement pour cette couleur en Europe.

La place prépondérante du bleu dans les vêtements se poursuit tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, du rôle honorifique de cette couleur pour les habits militaires et politiques au port du jean comme habit de travail dès 1870, puis de décontraction à partir des années 1935.

Le bleu demeure aujourd'hui la couleur la plus aimée en Occident, consensuelle et mystérieuse, synonyme à la fois de remous et de tranquillité, de froid et de tristesse, de neutralité et d'abandon, à l'image de la mer et des vagues qui y sont le plus couramment associées.

Sławomir Idziak, Juliette Binoche, photographie extraite du film  
*Trois couleurs : Bleu*, de Krzysztof Kieślowski, sorti en 1993



Sakoshi Kon, *Perfect Blue*, 1997  
Cesar Perdomo, Chan Marshall (Cat Power) en concert  
au Webster Hall, New-York, 2011, CC2



Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson

Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson  
Bleu Maggie Nelson





Maggie Nelson est une autrice et poétesse américaine, née en 1973, qui enseigne la littérature à l'université de Californie du Sud, où elle réside.

Elle a notamment écrit deux ouvrages issus de son histoire personnelle, qui reviennent sur l'assassinat de sa tante en 1969 : *Jane, un meurtre* (2005) et *Une partie rouge : autobiographie d'un procès* (2007).

Inspirée par la poétesse Sylvia Plath, à qui elle a consacré une thèse, autant que par les ouvrages de Roland Barthes, Paul Ceylan ou Hélène Cixous, elle s'intéresse particulièrement aux textes hybrides et fragmentés, ainsi qu'aux nuances à apporter au langage pour mieux s'en défaire.

Maggie Nelson, originaire de San-Francisco, a fait son éducation esthétique à New York, dans le East Village, dans les années 1990, sur les traces de Patti Smith ou de l'écrivaine et performeuse queer Eileen Myles. Danseuse professionnelle à cette époque, elle se lance ensuite dans des études littéraires en 1998 qui l'amènent à écrire son premier recueil de poésie en 2001, *Shiner*.

Habitée de l'écriture documentaire, dont sont issus deux de ses essais les plus récents, *L'art de la cruauté* (2011, non-traduit) ou *De la Liberté* (2021), elle rencontre un succès public et critique grâce à deux autres de ses publications parues en 2009 et 2015.

*Bleuets*, d'abord (*Bleuets*, 2009), dans lequel elle décrit son obsession temporaire et dévorante pour la couleur bleue, suite à une rupture amoureuse. Et *Les Argonautes*, ensuite, en 2015, qui relate le quotidien de sa famille et de sa relation avec son compagnon, Harry Dodge, artiste non-binaire.

Elle est considérée aujourd'hui comme une des voix les plus singulières de la littérature américaine, qui développe une manière unique et fluide d'appréhender l'écriture et la pensée, avec une volonté de s'écarter de la fiction, des « histoires » qui « enferment », pour creuser son propre sillon de résistance et de liberté.

### Bleuets, 2009

Avec *Bleuets*, Maggie Nelson publie un journal de quête du bleu, découpé en 240 fragments chronologiques, qui donnent une vue intimidante sur l'intimité de l'autrice autant que sur sa façon de lier son passé à l'écriture pour mieux en garder une trace réelle. Dans le livre, la couleur bleue sert d'abord de subterfuge, de substance de remplacement de l'amour souhaité, rêvé, avant de s'ériger en addiction, en recherche obsessionnelle, afin de relater tout ce qui a trait à cette tonalité changeante

« J'ai toujours aimé le bleu et j'ai toujours été écrivaine, donc la perspective d'un livre sur le bleu m'a accompagnée depuis un certain temps. Mais le livre était aussi un choix urgent lié à mon travail : je venais d'écrire deux livres sur un meurtre sexuel dans ma famille (*Jane : un meurtre* et *Une partie rouge*) et je voulais passer du temps à écrire et à réfléchir à quelque chose que

j'aimais plutôt qu'à revenir à nouveau sur un sujet que je trouvais méprisable et effrayant. Cela a donc commencé comme un projet de livre réconfortant, de consolation, un livre entièrement consacré au plaisir. Mais aussi, parce que je suis qui je suis, ou parce que le plaisir est ce qu'il est, le livre a glissé assez rapidement vers une réflexion plus générale sur la douleur ».

Spyros Kritikos, *Sous la pluie VIII*,  
 acrylique originale sur vieux papier épais avec des taches  
 de matières, MICG, inv\_5205/2023.1.2



« Silvia Sidney, sa vie, ses films », *Visages et contes du cinéma*, n°9,  
 p. 18-19, 1937, photographies Paramount, héliogravure, impr.  
 Rizzoli, Milan, MICG, inv\_611.1







Benedikt Leonhardt, *Ohne Titel*, 2021, lithographie, Leipzig, Stein Werk, Thomas Franke.



Harald Alff, *Grafisches Viertel: Czermaks Garten*, 2022, linogravure en quatre couleurs, Leipzig, Hochdruckpartner, Galerie + Werkstatt.

Pour célébrer leurs relations et leurs complémentarités en Europe, les musées de l'Imprimerie de Lyon et de Leipzig ont décidé de mener un partenariat commun autour des couleurs Rouge, Vert et Bleu. 2023 est une année particulière pour les deux musées, puisque le 23 janvier ont été fêtés les 60 ans de la signature du Traité de l'Élysée promouvant l'entente franco-allemande.

L'exposition *RVB* montre alors une sélection d'œuvres imprimées avec les ateliers graphiques de la ville et de la région de Leipzig pour composer un panorama graphique local et contemporain, représentatif de l'impression en couleurs d'aujourd'hui.

Cette sélection de gravures, de lithographies, de sérigraphies, de livres, et d'affiches viendront notamment des ateliers de l'école supérieure des beaux-arts de Leipzig, des galeries et ateliers Stein\_Werk, carpe plumbum, Grafikwerkstatt Werk II, Atelier für zeitgenössische Radierung, Riso Club Leipzig, Künstlerhaus Hohenossig, et Hochdruckpartner.

Le musée de Leipzig présentera de son côté fin 2023 cette même sélection d'œuvres imprimées dans une exposition *RGB*, pour *Röt, Grün, Blau*, complétée par des réalisations des artistes en résidence au musée de Lyon depuis 2018 (Camille Boileau, Hadrien Pelletier, Natalia Paez Passaquin).

Le musée de l'imprimerie de Leipzig est situé dans le quartier Plagwitz, au sud-ouest de la ville. Il met en avant dans ses collections de nombreuses machines anciennes qui sont en état de fonctionner et qui permettent aux publics d'imprimer des pages et des lettres pour mieux comprendre ces savoir-faire fondamentaux.

Grand défenseur du patrimoine matériel et immatériel que constitue l'imprimerie, le musée de Leipzig fait partie du même réseau de musées internationaux que le musée de Lyon, l'AEPM (Association of European Printing Museums) et l'IAPM (International Association of Printing Museums), qui regroupent près d'une centaine de lieux, musées, galeries et ateliers graphiques dans le monde.

Pour prolonger ce partenariat binational et pour pousser une réflexion sur la couleurs et ses émotions entre France et Allemagne, l'exposition est le déclencheur d'un échange artistique et culturel original entre une classe de l'école primaire de la Cité Scolaire Internationale de Lyon et une classe de français de l'école primaire franco-allemande Pablo Neruda de la Ville de Leipzig: un projet «work in progress» à retrouver dans nos salles!



**Alix Boillot, Scénographie potentielle,  
Plastique Danse Flore, Potager du Roi, Versailles,  
septembre 2021 © Alix Boillot ; La Ménagerie de Verre, Paris,  
avril 2022 © Antoine Legend**

Du 3 mai au 8 octobre 2023, les SUBS lieu vivant d'expériences artistiques, vous proposent une expérience chromatique et aquatique : *Bleu*. L'artiste Alix Boillot relève le défi de métamorphoser l'esplanade des SUBS en imaginant une œuvre à la fois monochrome et pluridimensionnelle : un bassin central avec une agora scénique, des sculptures-fontaines aux quatre coins de la terrasse, des récupérateurs d'eau de pluie, des oasis de fraîcheur, un jardin suspendu et des drapeaux qui annoncent la couleur... forcément bleue !

Au musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique, l'artiste investit la cour comme un prolongement de son installation aux SUBS. Revendiquant l'autrice Maggie Nelson comme l'une de ses références, son travail accompagne naturellement les mots de *Bleuets* dans les espaces d'exposition avec ses dessins au crayon bleu.

Alix Boillot conçoit des sculptures, des installations, des scénographies, des performances et des éditions. Son travail a notamment été présenté à la Ménagerie de Verre (Paris), aux SUBS (Lyon), à la Fondation Ricard (Paris), à l'église Saint Ignace à l'occasion de la Nuit Blanche (Paris), à Plastique Danse Flore (Versailles), au CND (Pantin), au CNDC (Angers), au Festival d'Automne (Paris) et au Festival d'Avignon. Elle sera pensionnaire de la Villa Médicis en 2023-2024. Plus d'infos sur [les-sub.com](http://les-sub.com)

Photographies du projet *Archisculptures*, de Sara de Gouy,  
 aire de jeux sur-mesure de la cour de récréation  
 maternelle du Groupe scolaire Le Cordouan - Taos Amrouche,  
 Saint-Denis (93)

Sara de Gouy est designeuse d'espace, architecte diplômée d'État et artiste plasticienne. Elle crée son atelier en 2009 à Lyon après sa formation en Arts Appliqués en Design d'espace à La Martinière Diderot puis à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon.

Parmi les multiples facettes de son travail, le rapport entre couleur, espace et lumière est un dénominateur commun à ses différents projets, d'échelle et de complexités variées. La designeuse utilise la couleur pour modifier les perceptions de l'espace travaillé. Sara de Gouy travaille toujours de manière contextuelle et co-construire avec les usager-es fait partie de son processus de conception. Pour cela, elle anime des ateliers participatifs avec les habitant-es des sites sur lesquelles elle travaille. Les couleurs et ce qu'elles évoquent chez chacun-es font notamment partie des thématiques d'échanges avec les usager-es. La couleur est en effet un outil pédagogique, un moyen universel de communication, elle est vectrice d'imaginaire. La couleur modifie notre rapport sensible à l'espace. Elle est également concrètement utilisée, associée à la lumière, comme un outil d'organisation fonctionnelle de l'espace, comme un marqueur spatio-temporel ; ou elle peut encore participer au soin.

Le parcours qui lui est consacré dans l'exposition retracera la genèse, la conception et la réalisation de trois projets : *Archisculptures*, une aire de jeux sculptures sur-mesure pour le groupe scolaire Toas Amrouche — Le Cordouan à Saint-Denis (93), l'installation lumineuse éphémère « Chromatik thérapie » pour le festival lumière Solstis – Lumière d'Artistes, place des Barricades à Bruxelles en Belgique, et « Entre-temps », une œuvre numérique et lumineuse pérenne pour la salle de spectacle Le Silo à Marseille (13).









Deidamia la petite fille du tableau de Véronèse est sortie de son cadre :  
l'auteur de bandes dessinées Bastien Castres  
lui a donné vie pour qu'elle accompagne  
les enfants dans leur visite de l'exposition.  
Suivez-la dans nos espaces  
pour explorer les couleurs  
sous un autre angle !



Le musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique poursuit ses objectifs de renforcement du lien social, d'émancipation, d'inclusion et d'accès à la culture pour tous et toutes. Parce que les enfants sont des acteurs à part entière de leur ville, le musée travaille tout au long de l'année avec des scolaires.

La classe de CM1/CM2 de l'école Condé du 2<sup>e</sup> arrondissement de Lyon a ainsi été associée à la conception de l'exposition *RVB*. Les élèves ont pu découvrir les coulisses d'une exposition et participer à son élaboration en réfléchissant à leur perception des couleurs. Ils ont choisi de se concentrer sur quatre sujets présents dans l'exposition : le vert jardin, le vert nature, la mer bleue et les « couleurs » des cartes à jouer. Les élèves ont ainsi fabriqué sur mesure les jeux de ce livret, créés, pensés et réalisés par les enfants, pour les enfants... et les plus grand-es !

# Jeux!

A	F	L	E	U	R	P	E	C	H	E
F	R	U	I	T	I	I	G	N	E	N
R	R	B	A	E	U	N	I	D	R	O
A	E	A	R	B	U	S	T	E	B	A
i	J	R	C	E	A	E	O	L	E	P
S	E	A	P	i	N	C	N	E	L	i
E	T	U	R	R	N	T	D	Z	i	C
S	A	L	A	D	E	E	E	A	E	V
C	H	E	N	E	i	E	U	R	R	E
E	L	U	A	S	F	N	S	D	L	R
T	R	E	V	L	O	C	E	R	F	T

ARBRE	COLVERT	INSECTE	PIN	TIGE
ARBUSTE	CRAIE	JARDIN	PRE	TONDEUSE
BELIER	FLEUR	LEZARD	RACINE	
BUIE	FRAISE	PECHE	SALADE	
CERF	FRUIT	PICVERT	SAULE	
CHENE	HERBE	PIERRE	SENS	

Retrouve les mots pour découvrir

le mot

--	--	--	--	--	--	--	--

caché

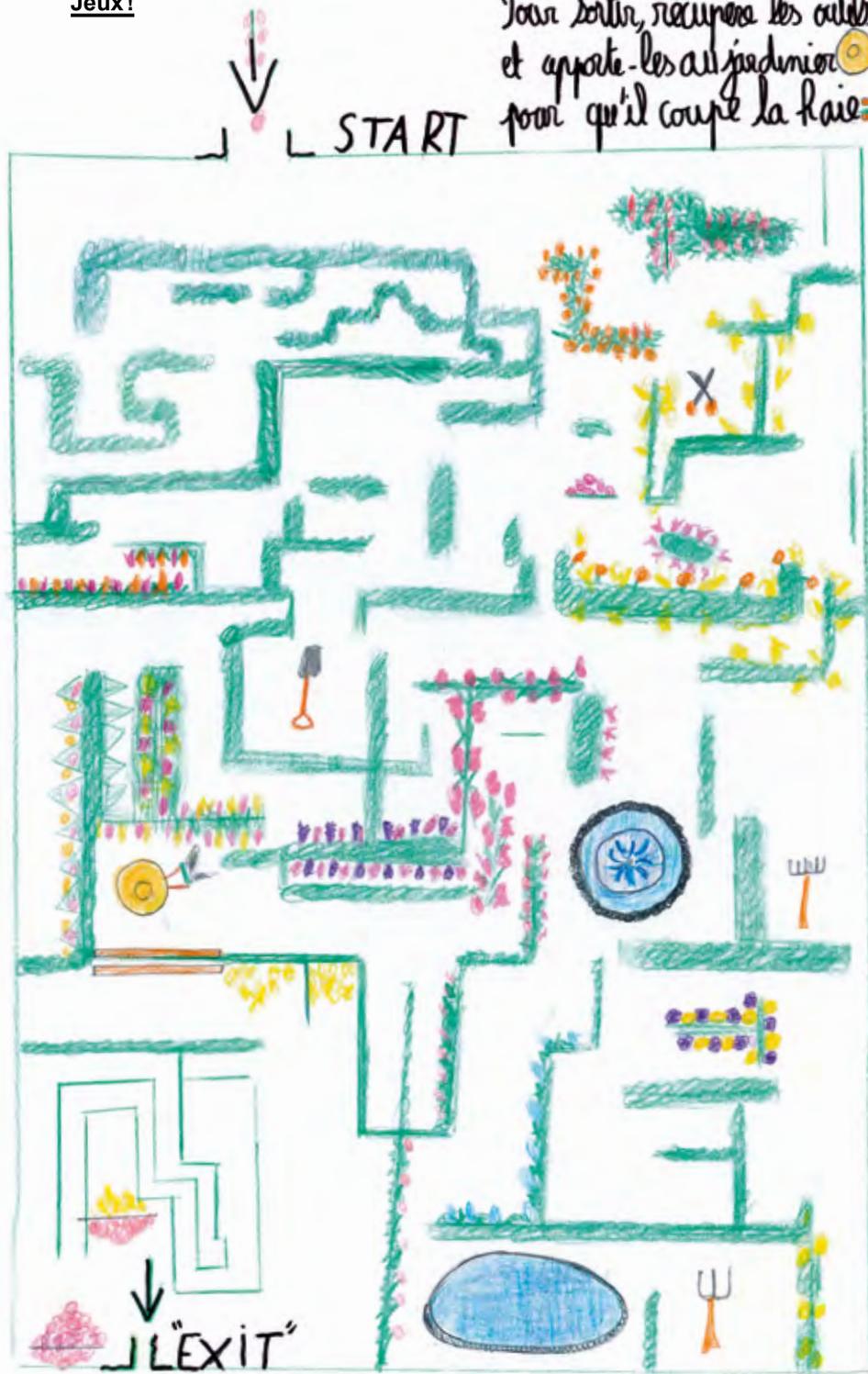


## Cherche et trouve les images

- 1) Je suis un bateau très connu j'ai traversé l'océan Atlantique et j'ai coulé à cause d'un iceberg.
- 2) Regarde bien autour de toi ! Si tu regardes bien, il y a un énorme objet avec un peu de roues, posé sur un parking.
- 3) Je suis un bateau en papier. Mais est-ce vraiment du papier ?
- 4) J'ai un maillot de bain et je suis japonaise.
- 5) Je ne suis qu'un dégradé, une sorte de nuage et soleil dans le ciel. Et la feuille est un peu abîmée.
- 6) Il y a du pigment bleu ajouté dans l'eau de mon image mais pourquoi a-t-on ajouté du pigment ?

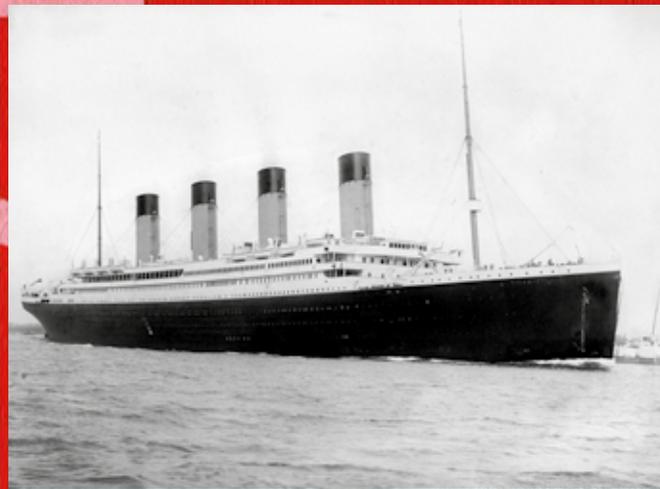
Jeux!

Pour sortir, récupère les outils  
et apporte-les au jardinier  
pour qu'il coupe la haie





« Think Safely, Drive Safely », ephemera, sérigraphie sur papier gommé, MICG, inv. 4395  
 Francis Godolphin Osbourne Stuart, *Le Titanic au départ de Southampton, le 10 avril 1912*, 1912, photographie, CC





***RVB Rouge Stephen King Vert Véronèse Bleu Maggie Nelson*****Exposition du 7 avril au 3 septembre 2023****Ouverture du mercredi au dimanche de 10h30 à 18h****Accueil de groupes sur réservations dès le mardi**

L'exposition *RVB* a été organisée sous le commissariat de Joseph Belletante, directeur du musée de l'Imprimerie et de la Communication graphique

Avec l'équipe du musée :

- Secrétariat général : Kate Janier, Stéphane Poncet, Marjolaine Bertholat, Émilie Béné, Stéphane Colombon, Mélanie Seillet, Laëtitia Thyssen
- Expositions/collections : Hélène-Sybille Beltran assistée de Mylène Legros, Juliette Mermet, Fernande Nicaise avec le renfort de Camille Leveaux
- Montage : Patrice Lecomte, assisté de Virginie André, Lucas Ferret, Leny Gimazane Jean-Rémi Massin, Bernard Rocamora, David Thévenet
- Communication : Sarah Lowicki
- Documentation/Webmestre : Pierre-Antoine Lebel
- Développement des publics : Céline Carducci, Philippe Weiss
- Atelier typographique : Fernande Nicaise, Sabrina Saunière
- Médiation : Françoise Alex, Camille Boileau, Bastien Castres, Romain Gabaud, Véronique Giry, Charline Grimaldi, Rozenn Le Gall, Joséphine Malherbe
- Réservations : Pauline Royer
- Accueil/librairie : Apolline Mullier, avec Virginie André, Anna Barioz, Rachel Decloitre, Guillaume Deschamps, Jean-Rémi Massin, Hubert Passot, Éric Roubaudi
- Entretien des locaux : Joyce Owusu.

Merci aux élèves de CM1/CM2 de la classe d'Agnès Mouillard de l'école Condé : Shannen, Léna, Marius H., Antoine, Anna, Eva, Balthazar, Lochlan, Adrien, Adam, Constance, Paul-Andreï, Marius L., Everest, Azat, Lowen, Norah et Kariss.

Merci à Heike Foos et Anne Aumann, professeures d'allemand à l'école primaire de la Cité Scolaire Internationale de Lyon, et Céline André, professeure de français et d'arts à l'école primaire franco-allemande Pablo Neruda de la Ville de Leipzig.

Merci à Katharina Walter, directrice, Kai Hofmann et Clara Marie Thöne du Druckkunst Museum de Leipzig ; à Christophe Steyer, Juliane Tauchnitz et Sarah Ollivier de l'Institut Français de Leipzig ; à Gabriele Goldfuss et Caren Marusch-Krohn de la Ville de Leipzig, ainsi qu'à Damien Chapuis et Juliette Cantau du service Coopérations Internationales de la Métropole de Lyon et de la Ville de Lyon.

Les prêteurs/prêteuses et partenaires :

Alix Boillot, Lorenz Boegli, Lucie Campos, directrice, et les équipes de la Villa Gillet, Alex Chauvel, Sara de Gouy, Jérôme Dittmar et les éditions Façonnage, Stéphane Malfettes, directeur, et les équipes des SUBS, Victor Moisan, Nicolas Piccato, directeur, et les équipes du Festival Lyon BD, Citizenkid, Grains de Sel, TCL/Sytral.

Impression : Imprimerie Chirat

Conception graphique : Syndicat

